

cependant à discussion. L'auteur omet en effet le rôle des populations locales, dont les élites indigènes, dans la constitution du panthéon public des cités. C'est sans doute la même confusion qui lui fait dire qu'au « sanctuaire primitif » du Grand-Saint-Bernard succède un temple que les « Romains érigent » (p. 279). Les quelques pages sur les « dieux pasteurs » (p. 285-289) sont particulièrement éclairantes sur l'importance de cette forme de culte dans l'espace alpin. On hésite sur l'objectif final de l'ouvrage. La compilation issue sans doute de la volonté de l'auteur de rassembler ces quinze dernières années de recherche sur les Alpes fait œuvre utile pour l'histoire des Alpes mais les traductions des textes latins sans leur version latine, les lacunes bibliographiques (on s'étonnera par exemple de l'absence de la référence aux articles de M. Tarpin en 2000, *Les sources écrites de l'histoire des Alpes dans l'antiquité*, *B.E.P.A.A.*, 11, 2000, p. 11-200- – ou encore de S. Cibu, *Graius/Hercule Graius. Qui vénérail-on au col du Petit-Saint-Bernard ?*, in L. Appolonia et al., *Alpis Graia, archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard*, Aoste, 2006, p. 225-230) et quelques visions aujourd'hui jugées dépassées sur la religion ou la romanisation sont dommageables. Ainsi l'association du terme « résistance » à l'étude de la romanisation que C. Jourdain emploie dès l'introduction (p. 12, 17) et tout le long de l'ouvrage (p. 109, 269, 278, 283-285), et surtout pour la religion, est sujet à débat parmi les historiens du monde romain. Par ailleurs, on regrettera que l'ouvrage ne s'intéresse finalement qu'aux Alpes occidentales (ce que ni le titre ni l'introduction ne laissent entendre) et à l'image de la conclusion livrant des exemples des Alpes Noriques ou Carniques, il aurait été apprécié d'établir un panorama (pas forcément exhaustif) des sources antiques sur l'arc alpin. L'ouvrage présente cependant l'avantage de réunir au sein d'une seule et même synthèse à l'interprétation récente des textes sur les Alpes occidentales. Au-delà des textes antiques, l'auteur convoque régulièrement une bibliographie en archéologie qui n'est pas toujours à jour, sans doute en partie la conséquence de la compilation d'articles plus anciens. La thèse de M. Segard (*Les Alpes occidentales romaines*, Aix-en-Provence, 2009) n'est finalement utilisée que très ponctuellement. À l'image du dossier sur l'itinéraire d'Hannibal, sujet en vogue (J.-P. Jospin, L. Dalaine, *Hannibal et les Alpes*, Grenoble, 2011, 142 p., pas cité en bibliographie), on retiendra de cet ouvrage une approche intéressante de la construction de l'imaginaire des Alpes et du mythe d'Hercule. La vision de la religion est cependant vieillie et aux références à J.-L. Brunaux, il aurait fallu ajouter celles de spécialistes (J. Scheid, W. Van Andringa) de la religion romaine, domaine fortement renouvelé.

Raphaël GOLOSETTI

Julien VIAL, *Les Volques Arécomiques et le Languedoc oriental protohistorique. Étude d'une entité ethno-politique préromaine (IX^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Lattes, ADAL, 2011. 1 vol. 21 x 27 cm, 282 p., 171 fig. (MONOGRAPHIES D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE, 30). ISBN 978-2-912369-23-9.

Parmi les peuples de la future province de Narbonnaise, les Volques Arécomiques occupent le territoire où sera installée la *civitas* puis colonie de Nîmes. Plutôt que d'en étudier les sites un à un dans une région qui correspond au Languedoc oriental, Julien Vial a choisi, pour sa dissertation doctorale, de traiter l'ensemble afin d'en

déterminer les caractéristiques identitaires et les évolutions communes. Le propos est intéressant et, d'une analyse pointue de toute une série de traits communs et distinctifs, l'approche permet de faire apparaître une ethnie, un peuple au sens strict, une entité ethno-politique issue d'un processus de structuration identitaire propre au monde indigène protohistorique, constitué au fil du temps entre le Bronze final et la conquête romaine. Cette démarche aboutit donc à une conclusion originale, à une vision structurée des sociétés du passé protohistorique, une perception renouvelée de l'histoire de la région dans un continuum de fonctionnement politique, économique et culturel auxquelles une simple analyse archéologique traditionnelle – même du plus haut niveau – n'aurait pas donné accès avec autant de consistance. Les phénomènes d'ethnogenèse sont au cœur des recherches archéologiques et historiques ces dernières années. Plutôt que d'aller chercher ses modèles en Afrique lointaine, l'auteur aurait pu trouver, dans les travaux de Nico Roymans sur les Bataves, des exemples finalement assez comparables qui montrent combien ces évolutions sont conditionnées par les contextes environnants et en particulier l'influence des voisins importants, politiquement et militairement. Ainsi l'impact de Marseille dont il souligne fortement le caractère extérieur, s'impose en fin de compte comme élément de renforcement du sentiment d'identité commune qui génère le développement de la structuration politique des populations languedociennes, alors même que l'économie indigène souffrait du monopole – ou en tout cas de la vigueur – du négoce massaliète. Ainsi aussi ensuite il aurait fallu montrer l'influence de la conquête romaine et non pas écrire que celle-ci « vient interrompre le processus de structuration ethnique et politique des communautés » indigènes. Certes « les Volques Arécomiques ne peuvent être considérés comme une simple création artificielle de Rome », ce serait une idée réductrice orientée vers un romano-centrisme inadéquat : est-elle encore défendue aujourd'hui d'ailleurs ? Mais Rome a joué un rôle, ne fût-ce qu'à titre de repoussoir, de résistance dans la première phase. Les Volques en tant que population indigène se sont d'abord constitués contre Rome, puis avec Rome en exploitant les ressources de la politique d'intégration impériale. La question des vingt-quatre *oppida Latina* qui ont été attribués par Rome à la colonie *latine* de *Nemausus*, si elle est évoquée avec esprit critique vis-à-vis d'hypothèses peu crédibles qui multiplient les *civitates* dans la région, n'est pas suffisamment approfondie. Quels sont les sites qui « font très probablement partie de ces *oppida* » et qui ne sont pas détaillés ? Que la liste soit difficile à établir entièrement n'aurait pas dû empêcher de s'interroger plus avant par exemple sur les magistrats de Murviel, non cités d'ailleurs. S'ils relèvent de la période d'émiettement politique entre César et Auguste, ce qui est probable, ils attestent clairement d'une situation de confédération avec une vie politique autonome jusqu'à la fameuse attribution augustéenne. Et donc d'un processus de vie politique indigène au-delà de la simple conquête militaire. Sur le plan des « institutions municipales » propres à la région et à la période, la documentation étudiée est insuffisante et la bibliographie trop ancienne, qui n'a pas été complétée depuis la soutenance. Qu'en est-il du fameux *praetor Volcarum* de Beaucaire ? C'est une fonction essentielle à comprendre pour la situation précoloniale, une époque négligée dans l'ensemble. – Entendons-nous bien. Ce livre est très stimulant dans une perspective de recherche révélatrice des interrogations du moment sur les transformations propres des peuples conquis. Ses recherches archéologiques sur la période protohistorique sont excel-

lentes, précises, complètes et la thèse est parfaitement construite, convaincante. Le regret de l'historien c'est que la démarche n'ait pas été poursuivie, au moins quelques années de plus, pour conduire l'ethnogenèse jusque dans sa situation du début de l'époque romaine. Et à cet égard, le laboratoire nîmois aurait été d'un grand intérêt grâce à cette situation particulière de l'attribution des agglomérations du territoire environnant, comme Michel Christol l'a bien mis en évidence. Sans doute une perception incorrecte du régime romain est-elle à l'origine d'un certain nombre de malentendus : quand la conclusion qui traite de la situation à partir de la conquête du II^e siècle affirme « S'instaure de fait un rapport de domination politique directe – de type colonial – qui fige le processus de structuration politique des populations indigènes de cette région », on comprend que l'auteur pourrait bien confondre la colonie romaine et la colonie française. Dès lors qu'il n'admet aucune nuance entre la rupture brutale d'une déduction coloniale de droit romain, et l'octroi du droit latin, il ne voit pas que la vie des entités municipales va se poursuivre pendant plus d'un siècle selon des évolutions qui seront propres à chacune, au moins jusqu'à la fameuse attribution. Ensuite ce sera à la communauté entière des Volques Arécomiques de se réorganiser et d'évoluer au sein des structures provinciales romaines avec des accents qui resteront longtemps originaux. Ne pas avoir mené l'enquête jusque-là, c'est un peu une occasion manquée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Gérard MOITRIEUX, *Toul et la cité des Leuques*. Paris, AIBL, 2010. 1 vol. 22 x 28 cm, XXI-420 p., 214 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, III). Prix : 152 €. ISBN 978-2-87754-224-1.

Le Nouvel Espérandieu, publié sous l'égide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction avisée de Henri Lavagne, en est à sa troisième livraison. Ce recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule est amené à remplacer progressivement la collection éditée de 1907 à 1937, puis de 1945 à 1965, et pour le dernier tome, par Paul-Marie Duval, en 1981. Après les volumes consacrés à Vienne (2003) et à Lyon (2006), dont nous avons souligné l'intérêt (*AC*, 77, 2008, p. 838-839), voici un tout autre aspect de la sculpture gallo-romaine proposé dans le cadre d'une cité située plus au nord sur le sillon Rhône-Saône-Moselle, celle des Leuques, autour de son chef-lieu Toul. Nous changeons de province. La *civitas Leucorum* est la plus méridionale de la *Gallia Belgica*. Le contraste est étonnant et la confrontation entre ces deux faciès de la romanité en Gaule est extrêmement intéressant et nourrira assurément les réflexions de ceux qui tentent de définir une culture gallo-romaine. J'avais attiré l'attention dans ma précédente recension sur le caractère original et proche des deux colonies rhodaniennes dont l'histoire comme la parure culturelle remontent à la fin de l'époque républicaine et la romanité, très méditerranéenne, se dissociait nettement du caractère « provincial » des villes et cités des Trois Gaules. En voici la confirmation, dans une région proche géographiquement et sur le même axe majeur de la circulation vers le nord et le Rhin. Surprenant aussi, les cités encore plus au nord, celle des Médiomatriques, autour de Metz, et celle des Trévires autour de Trèves, produisent une sculpture beaucoup plus riche et élaborée que celle des Leuques. Que de variétés d'approches, de techniques, de modelés et de choix